

# LA TRIPARTITE PARISIENNE



Jacques  
Lam

ALLEMAGNE

L'Ange  
du Châtiment

LA VIE PARISIENNE

# LA VIE PARISIENNE

*Paraît tous les Samedis*

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone 148-59

## ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

Trois Mois : 10 francs

*Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.*

## A NOS LECTEURS

*La Vie Parisienne* a repris, le 5 décembre, sa publication interrompue par la guerre, le 8 août.

De tous côtés, nous avons reçu de nos lecteurs d'innombrables lettres, réclamant, avec une affectueuse insistance, la réapparition de leur journal. C'est avec joie que nous nous sommes conformés à leur désir.

Les circonstances exceptionnelles créées par l'état de guerre rendent cependant délicates et difficiles la rédaction, l'illustration et l'impression d'un grand journal de luxe tel que *La Vie Parisienne*. Nos lecteurs, qui sont nos amis, s'en rendent compte et nous sommes sûrs qu'ils accueillent nos efforts avec indulgence.

Les illustres écrivains, qui ont contribué en ces dernières années au succès toujours grandissant de notre journal, ont tenu avec un empressement dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance, à signer les articles de *La Vie Parisienne* pendant la guerre. C'est ainsi que l'on trouvera, réunis dans le présent numéro et dans les numéros suivants les noms de :

Colette (Colette Willy), Abel Hermant, Pierre Veber, Romain Coolus, Pierre Wolff, Henri Duvernois, Paul Acker, Paul Guillain, Marcel Boulenger.

Parmi les artistes qui ont pu nous assurer leur fidèle concours, nous tenons à remercier particulièrement Louis Vallet, Fabiano, Sem, C. Herouard, B. Boutet de Monvel, L. Burret, Nam, Léonnec, d'Espagnat, Valverane.

Nous espérons joindre bientôt à ces noms ceux de beaucoup d'autres écrivains et artistes, chers à notre public, qui combattent aujourd'hui sur le front.

**NOTRE SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE.** — Nous avons pensé qu'au moment où la guerre absorbe toutes les préoccupations, tous les espoirs, toutes les âmes, le document photographique était le complément indispensable d'un grand journal illustré comme le nôtre. Nos lecteurs trouveront donc dans ce numéro et les suivants un supplément photographique dont les clichés ont été pris sur tous les champs de batailles, des Vosges aux dunes de la mer du Nord. Nous faisons appel à nos abonnés comme à nos acheteurs au numéro pour enrichir cet « album de guerre », dont l'intérêt, passionnant à l'heure actuelle, restera toujours si émouvant.

**LA PROLONGATION DES ABONNEMENTS INTERROMPUS.** — Comme nous l'avions promis à nos abonnés, au moment où la publication de *La Vie Parisienne* a été suspendue, les abonnements en cours le 8 août sont prolongés d'autant de semaines, à partir d'aujourd'hui, qu'il est nécessaire pour compléter leur durée normale. Par conséquent :

Les abonnements qui expiraient le 31 août 1914 ne viendront à expiration que le 19 décembre 1914.
— le 30 septembre 1914 — le 16 janvier 1915.
— le 31 octobre 1914 — le 13 février 1915.
— le 30 novembre 1914 — le 13 mars 1915.
— le 31 décembre 1914 — le 10 avril 1915.

## UNE MAGNIFIQUE PRIME A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement de six mois ou d'un an avant le 31 décembre 1914, recevront **EN CADEAU ABSOLUMENT GRATUIT** une ravissante collection de 16 estampes artistiques en couleurs, de R. Kirchner, intitulée "De la Brune à la Blonde" et renfermée dans un élégant porte-folio.

Les bénéficiaires de cette prime pourront se la faire remettre *sans aucun frais*, aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris, en même temps qu'ils régleront leur quittance d'abonnement. S'ils veulent que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous leur demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

## ON DIT... ON DIT...



## Dans les boues de l'Argonne.

Le Président de la République, accompagné des Présidents des deux Chambres et de plusieurs ministres, a été féliciter et encourager nos vaillants soldats, dans l'Argonne. Les journaux ont relaté ce nouveau voyage de M. Poincaré et ont dit tout le réconfort que la présence et les patriotiques encouragements du chef de l'Etat ont apporté à nos combattants. Mais ils n'ont pas dit avec quelles difficultés et quelles fatigues le cortège officiel a pu parvenir, par des routes boueuses et défoncées, jusqu'aux tranchées.

L'autre jour, les membres du gouvernement dont la plupart n'avaient que de fines chaussures de ville, se trouvèrent fort empêtrés dans des terres labourées. On vit, M. Dost, qui, on le sait, n'est pas de très haute stature, rapetisser tout d'un coup prodigieusement, enfonçant dans le sol jusqu'à mi-jambes. Le spirituel président du Sénat fut le premier à rire de cette mésaventure de guerre, et l'on se hâta d'envoyer une automobile chercher à Ch... deux douzaines de snow-boots pour permettre à la caravane officielle de poursuivre son excursion à pied sec.



## Les rigueurs de la censure.

Qui, depuis quatre mois, n'a mille fois pesté contre les rigueurs de la censure? Quand la guerre sera terminée, on pourra raconter tous les stratagèmes extraordinaires inventés, presque toujours en vain, d'ailleurs, par les soldats et les prisonniers pour soustraire leur correspondance aux ciseaux des censeurs militaires. Pour le moment, contentons-nous de relater quelques anecdotes rétrospectives.

Pendant la guerre de Mandchourie il fut absolument défendu aux journalistes d'expédier aucune lettre privée. Un de nos confrères russes ayant supplié qu'à l'occasion de son anniversaire de mariage, la permission lui fût accordée de télégraphier à sa femme ces simples mots : « *Ma chère Marie, je t'embrasse tendrement* », on inscrivit gravement au-dessous : « *Avec l'autorisation de l'autorité militaire.* »

Pendant la guerre du Transvaal maints jeunes combattants terminaient les lettres qu'ils adressaient à leur âme sœur par un certain nombre de petits ronds représentant des baisers. Ces ronds faisaient le désespoir des censeurs : s'ils étaient par hasard les signes d'un alphabet conventionnel! Pour déjouer toute ruse les braves officiers, selon leur humeur, supprimaient impitoyablement les hiéroglyphes amoureux ou ajoutaient une infinité de ronds à ceux déjà tracés; et plus d'une tendre fiancée fut délicieusement surprise par une avalanche de baisers qui lui venaient, pour une bonne part, d'un secrétaire d'état-major.

Le commandant Klitz, qui était encore récemment un des chefs redoutables du bureau de la censure, fut l'objet des supplications d'une dame qui voulait être autorisée à rejoindre son mari :

— Avez-vous, Madame, un motif particulièrement grave pour faire un tel voyage?

— Non... je voudrais seulement aller embrasser mon mari « sur le front ».

— Oh! pour si peu, vraiment cela n'en vaut pas la peine!



## Une femme-oiseau.

Que ne ferait-on pas pour venir en aide aux pauvres blessés? Chacun s'y emploie selon ses moyens et ses talents. La femme d'un officier russe, M<sup>me</sup> Sobnoff, va, au profit de la Croix-Rouge, prendre part au spectacle de Noël d'un grand théâtre londonien; elle n'est ni actrice ni cantatrice mais elle a un talent extraordinaire pour imiter le gazouillis, le pépiement, le gloussement, le croassement, le fifrelis de tous les oiseaux du monde. Ce don singulier l'a rendue célèbre dans la haute société de Pétersbourg : il va faire les délices du public, et peut-être en aurons-nous, un jour, le régal à Paris.

## Les petits levers de l'Impératrice.

Guillaume II n'a jamais été un bon mari, mais il a toujours été un mari excessivement jaloux : à cet égard, il pourrait rendre des points à son ami le Grand Turc.

On se rappelle qu'un jour Napoléon chassa ignominieusement des Tuileries le couturier Leroy parce qu'il s'était permis de vanter les épaules de l'impératrice Marie-Louise. Le Kaiser, qui ne saurait imiter Napoléon sur les champs de bataille, essaye de le singer à Postdam. Malheur au laquais ou au coiffeur qui regarderait trop complaisamment le décolletage de l'impératrice Augusta-Victoria!... Au mois de décembre 1889, le Kaiser étant parti pour Dessau en défendant brutalement à sa femme de l'accompagner, celle-ci, malade de chagrin, se mit au lit dans l'après-midi, à l'insu de ses domestiques. Un valet nègre, chargé d'une provision de bois, entra sans frapper dans la chambre impériale... et à la vue de sa maîtresse s'enfuit en laissant tomber ses fagots. On devine le scandale! Dès le lendemain un ukase télégraphique de Guillaume II proclama que ce serait désormais pour tout officier ou serviteur un crime de lèse-majesté de pénétrer pour quelque raison que ce fût même dans le vestibule des appartements de l'Impératrice. Mais, comme Augusta-Victoria avait de son côté des raisons de ne pas désirer que ses femmes fussent en contact avec son époux, elle s'astreignit désormais, lorsque le Kaiser lui faisait la rare faveur de partager sa chambre, à allumer le feu et à faire le ménage elle-même!



## Un mot de M. Herrick.

Paris et la France entière n'oublieront jamais l'ami si courageux et si chevaleresque qu'a été pour nous, à l'heure du danger, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Herrick. Son départ a été l'occasion des manifestations les plus touchantes.

A la gare, un Américain nous rappelait un mot de l'ambassadeur, d'une simplicité héroïque, et qui mérite de rester gravé dans nos cœurs. Au lendemain de la visite du Taube qui laissa tomber une bombe près de l'église américaine, à un endroit où M. Herrick était passé dix minutes auparavant, quelqu'un dit à l'éminent diplomate :

— N'est-il pas terrible de penser qu'il s'en est fallu de si peu que cette bombe vous coûtât la vie!

— Mon cher Monsieur, répondit gravement l'ambassadeur, il y a des moments où la mort d'un homme peut avoir mille fois plus de prix que sa vie.



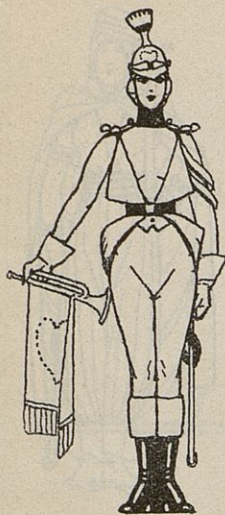
## Les frères d'armes.

Non content de combattre la barbarie allemande avec son crayon, le peintre Jean Verber s'est engagé, dès le lendemain de la déclaration de la guerre. Il y a eu du mal et du mérite, car il appartient à la territoriale et les autorités militaires n'accordent pas aisément aux hommes de plus de quarante-cinq ans la faveur d'aller se battre. Jean Verber a obtenu pourtant cette faveur; il a mis sac au dos et est parti avec nos jeunes soldats. Il a fait de rudes marches, il a pris part à d'héroïques combats, il a eu de la guerre des visions tragiques et magnifiques qui lui inspireront, plus tard, des chefs-d'œuvre.

Nos petits pioupious eurent bien vite une affectueuse admiration pour ce compagnon d'armes grisonnant qui leur donnait l'exemple du courage; dans une de ses dernières lettres Jean Verber racontait avec attendrissement que, l'autre jour, comme on sonnait la charge, ses jeunes camarades trouvant qu'il s'exposait trop, lui enlevèrent sa décoration dont le ruban rouge faisait cible sur sa capote bleue, et l'épinglèrent dans son dos.

C'est une noble et sainte guerre que celle qui crée une aussi touchante fraternité entre les grands artistes et les humbles paysans de France!





#### Joffre, le Pacifique.

Ce sont les journaux anglais qui, je crois, ont découvert cet amusant dispositif que les journaux français ont reproduit à l'envi et qui sert même d'exergue à une excellente petite brochure sur les trois premiers mois de la guerre :

Mais on peut faire, au sujet du nom si justement populaire de Joffre, une autre remarque que personne, à ma connaissance, n'a signalée. Ouvrez le *Dictionnaire des Noms*, de Lorédan Larchey, ancien bibliothécaire à l'Arsenal, et cherchez Joffre. Vous trouverez : Joffre, Joffroy, formes de Geoffroy. Reportez-vous à Geoffroy et vous lirez ceci : *Geoffrey, Geofrin, Geofroy. En latin Gaufridus. Du vieux nom germanique Gauzfrid, qui est une forme de Godefrid (bon, pacifique).*

N'est-il pas curieux que le grand général dont les Allemands garderont un souvenir écrasant ait un nom qui, dans ses origines lointaines, se rattache à leur idiome, mais qui s'est singulièrement harmonisé en passant dans notre langue? N'est-il pas plus curieux encore que ce soit ce chef admirable, adoré de ses soldats, qui l'ont avec une sorte de piété tendre surnommé « grand-père » et dont le nom signifie le Bon, le Pacifique, qui ait été désigné pour conduire à la victoire et à la paix selon la justice et le droit les armées alliées? A qui mieux qu'à lui pourrait s'appliquer la belle devise du maréchal de Villars, encore lisible sur les murs de l'hôtel de Villars, rue de Grenelle :

*Mars restitutor, vendex, pacifer.*

JOF	FRE
FRE	NCH

#### Le prix des batailles.

Quoique il n'y ait aucune comparaison possible entre la guerre actuelle et les guerres d'autrefois, et que les luttes opiniâtres qui se poursuivent pendant des semaines et des mois, de tranchées à tranchées, dans les vallées de l'Oise, de l'Aisne ou de l'Yser ne ressemblent en rien aux batailles concentrées et rapides de l'épopée napoléonienne ou de la campagne de 1870, il est intéressant de rappeler ce qu'ont coûté les plus fameuses victoires des temps modernes.

A Austerlitz (65.000 Français contre 83.000 Impériaux), il y eut 9.000 tués de notre côté et 16.000 du côté de nos ennemis; à Wagram (220.000 Français contre 120.000 Autrichiens), il y eut environ 22.000 tués de part et d'autre; à Borodino, 30.000 Français et 45.000 Russes furent tués; à Leipzig, 50.000 Français et 42.000 alliés; à Waterloo, 22.000 Français et 20.000 alliés, auxquels il faut ajouter pour la journée de Ligny 12.000 Français et 12.000 alliés.

En 1870, la bataille de Wœrth (90.000 Allemands contre 45.000 Français), nous coûta 8.000 hommes et en coûta 10.600 à nos ennemis; celle de Gravelotte (290.000 Allemands contre 120.000 Français) en coûta 20.000 à nos ennemis et 10.000 à nous.

Pendant la guerre de Mandchourie, à Liao-Yang, où 90.000 Japonais se battirent contre un nombre supérieur de Russes, les premiers perdirent 23.000 hommes et les seconds 19.000; à Sha-ho (170.000 Japonais contre 200.000 Russes), les vainqueurs perdirent 20.000 hommes et les vaincus 42.000; enfin, à Moukden (plus de 300.000 hommes de chaque côté), les Russes perdirent 97.000 hommes et les Japonais 50.000.

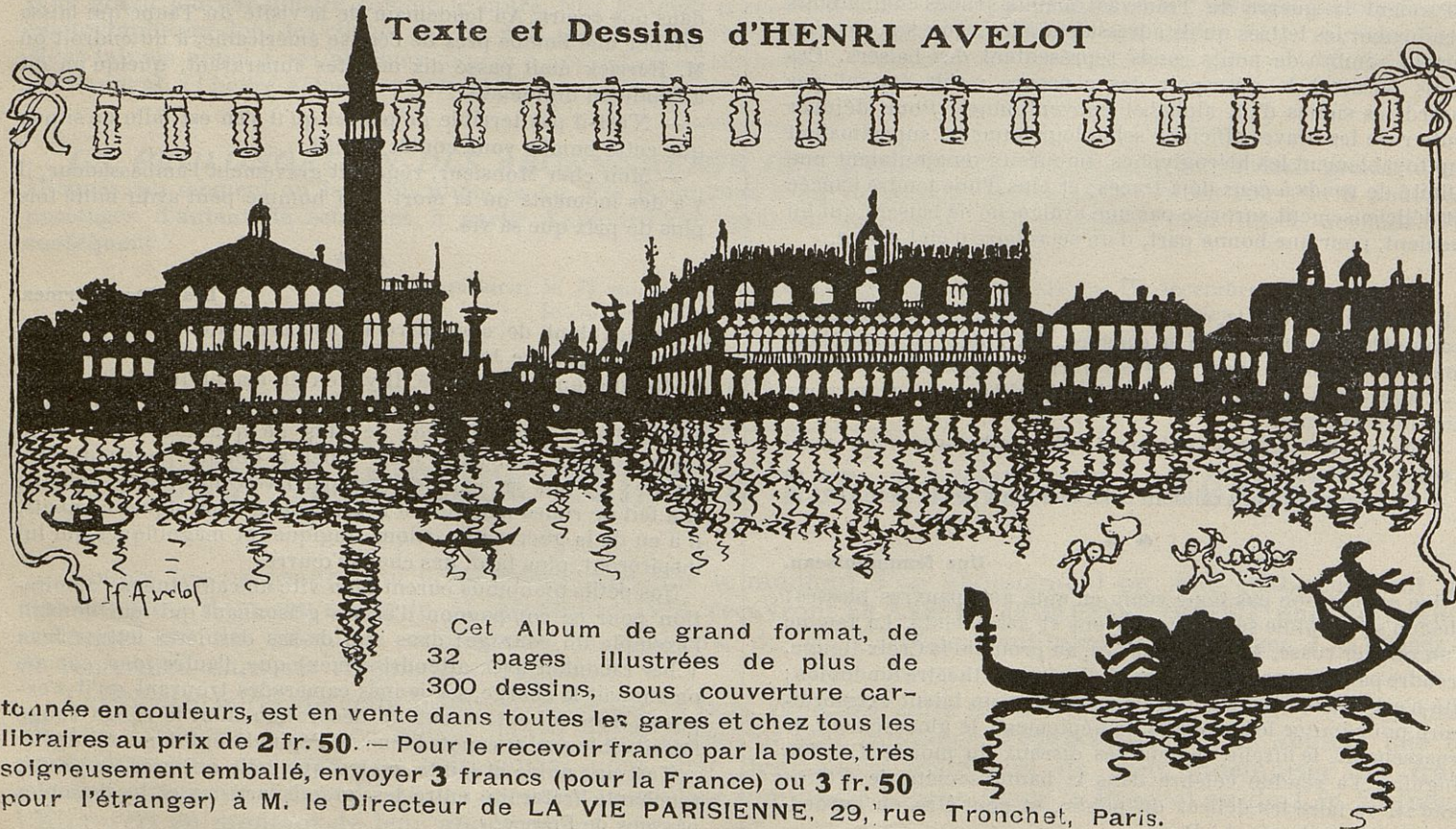


## POUR VOS ÉTRENNES : FAITES LE TOUR DU MONDE

en achetant l'étourdissant Album

# VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA !

Texte et Dessins d'HENRI AVELOT



Cet Album de grand format, de 32 pages illustrées de plus de 300 dessins, sous couverture cartonnée en couleurs, est en vente dans toutes les gares et chez tous les libraires au prix de 2 fr. 50. — Pour le recevoir franco par la poste, très soigneusement emballé, envoyer 3 francs (pour la France) ou 3 fr. 50 pour l'étranger) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.



## PARIS A PARIS

Depuis le début de la guerre, Paris a été d'une sensibilité infiniment délicate; il n'a pas supporté la moindre faute de goût, le moindre manque de tact. Il a rappelé à la pudeur avec une vivacité extrême les gens qui lui paraissaient ne pas avoir un sens assez éveillé de ce qui était dû à son patriotisme, à ses émotions, à ses deuils.

Deux jeunes gens qui se promenaient un soir sur le boulevard ont été fortement houspillés parce qu'ils étaient en habit et qu'ils avaient imprudemment entr'ouvert leurs pardessus. Fausse note! Paris était devenu austère; il menait une existence quasi-monacale; or, s'il est certain que l'habit ne fait pas le moine, il l'est encore plus que les moines ne portent pas l'habit.

Aussi, dans les quelques maisons où l'on a dîné, entre intimes d'ailleurs, pendant ces quatre mois, le veston a-t-il été de rigueur. On a même vu des Parisiens élégants en col de piqué et tel, qui fumait toujours le « Partagas » ou le « Corona », y a renoncé pour se mettre courageusement à la pipe. Giboyer emmenait en cachette sa fameuse « Joséphine » dans le monde. Nos boulevardiers, auxiliaires, réformés ou quinquagénaires n'ont pas craint de la présenter à certaines maîtresses de maison qui ont eu la bonne grâce de tolérer l'intruse. Ce tout petit point de l'histoire civile — ou incivile — des mœurs parisiennes pendant cette période était curieux à noter.

Quelle est cette artiste lyrique qui, ayant réuni un soir quelques amis dans son hôtel de la rue... ..<sup>e</sup> arrondissement, provoqua une petite émeute pour avoir, sans penser à mal d'ailleurs, ouvert son piano et chanté un de ces grands airs où elle se faisait toujours bisser, autrefois? Fausse note, bien qu'elle chantât juste! En quelques minutes, la rue déserte se peupla de protestataires et les pierres se mirent à voler. Il fallut éteindre

toutes les lumières et appeler la garde; sinon la cantatrice maladroite et ses auditeurs complices auraient passé un fâcheux quart d'heure. En se séparant, ils jurèrent, mais un peu tard, de ne plus troubler désormais le silence d'une ville qui avait fait le serment tacite de ne plus chanter, après le Chant du Départ, que des hymnes de victoire, quand l'heure éclatante en sera venue.

Un Parisien, dont le nom a eu souvent les honneurs de la chronique mondaine et qui a autant de finesse que d'esprit, avait l'autre jour rendez-vous avec une gentille demi-mondaine dont la coquetterie incurable n'a jamais cru devoir s'embarrasser de tact, ce tact que l'on pourrait définir « l'esprit du cœur ». Pimpante, ingénue, étourdie, elle vint à ce rendez-vous dans une toilette, mon dieu, acceptable, mais ayant autour du cou un sensationnel collier de perles, vraies peut-être. Notre parisien, sans mot dire, se contenta de relever le col de fourrures de la jeune femme et le collier disparut: « Vous avez la gorge sensible, dit-il; j'ai peur que vous ne preniez froid. » Elle eut beau protester; il insista de façon telle que, pour ne pas lui déplaire, — il est généreux — elle se résigna. Mais elle n'a pas encore compris et il se pourrait qu'elle ne comprît jamais.

Il y a, dans une sous-préfecture assez proche de Paris et sur laquelle les Boches se sont acharnés — avec cet entêtement méthodique qui donne même à leur férocité quelque chose d'idiot — une charmante sous-préfète aussi courageuse qu'affable. Tout récemment, au cours d'un des derniers accès rabiques de la teutonnerie, des obus éclatèrent sur les communs et dans le jardin de la sous-préfecture. Les communs s'effondrèrent, des arbres s'abattirent, toutes les vitres de l'hôtel volèrent en éclats. Impassible, la jeune femme contem-

plait l'ouvrage héroïque des représentants de la Haute Kultur. Cependant, affolée, sa femme de chambre s'efforçait de l'entraîner vers les caves et, comme elle résistait, la pauvre boniche courut se mettre à l'abri en criant : « Madame n'a pas assez peur ! Je jure à Madame qu'elle n'a pas assez peur ! Elle a tort de n'avoir pas plus peur ! » Et c'était glapi si drôlement que la charmante sous-préfète ne put pas s'empêcher de sourire.

Vous rappelez-vous les Scheffer's, cette famille de gymnastes allemands (remarquables d'ailleurs) qui s'exhiba, il y a quelques années, aux Folies-Bergère et y obtint un très vif succès dans les fameux « Jeux icariens » ? Invinciblement, le Kaiser et ses fils nous les évoquent. Blonds, fades, roses, lourds, massifs, ils descendent à l'avant-scène, le torse bombé et les biceps gonflés de menaces. Leurs maillots crevette ne laissent rien ignorer au public de leurs formidables musculatures ; ce sont des athlètes stupéfiants, des surgymnastes. En flûte de Pan, ils adressent à la foule leur plus mécanique sourire et le travail commence. Ah ! il est joli, leur travail ! Le père, atteint de flemme congénitale, commence par disparaître derrière les portants ; on pourrait le reconnaître ; il va changer de maillot, s'éclipse, sort à droite, reparait à gauche, va changer de maillot, descend du plafond, va changer de maillot, rentre par la boîte du souffleur, et, pour se rendre méconnaissable, supprime ses moustaches et se fait couper les cheveux aux enfants d'Edouard... VII (déguisement sûr). On est ingénieux ou on ne l'est pas. Et Wilhelm est ingénieux !

Quant aux fils, ils se disputent à qui suivra le plus glorieusement les traces paternelles. L'aîné, l'héritier, le kronprinz — en anglais, crownprinz, dont nos voisins, par l'insignifiant mais insidieux changement d'une seule lettre ont fait spirituellement *clownprinz* — en prend pour son grade de général d'armée sur tous les terrains et dans tous les pays. On l'a surnommé : *l'Argonnaute*, l'Argonne lui ayant été particulièrement favorable. Grâce à lui, von Klück s'est, comme chacun sait, emparé de Paris et de Limoges, von Hindenburg de Varsovie et de Moscou. Ce garçon-là, c'est une mascotte, un gentil portebonheur. Qui n'a pas son petit kronprinz ?

Le second, Eittel — forme moderne et civilisée d'Attila, que ce jeune homme ne rappelle d'ailleurs que de très loin, car « ces fléaux du bon vieux Dieu » ne ressemblent guère au « fléau de Dieu » — n'a pas fait parler de lui d'une façon moins avantageuse. C'est lui qui serait le héros de cette remarquable manifestation de la Kultur allemande dont Coulommiers fut le théâtre : un certain nombre d'otages civils auraient été réunis par lui dans une salle commune et, cependant qu'ils attendaient d'être fusillés, l'Eittel en question, pour leur faire prendre patience, leur aurait joué, sur un piano réquisitionné à cet effet, la *Marche funèbre* de Chopin. Cette aimable plaisanterie à la Torquemada, dont tous les officiers courtisans goûtaient l'atticisme en se laissant secouer de rires complaisamment convulsifs, suffit à immortaliser les vertus guerrières du second fils Wilhelmin.

Le troisième, ah ! le troisième ! Adalbert serait mort le 13 septembre à Bruxelles ; mais de vilains bruits courent à ce sujet et on assure qu'il aurait été rayé de la liste civile par une balle criminelle jaillie d'un fusil allemand. Il ne serait pas tombé à l'ennemi, mais il aurait été tombé par un ennemi. Crime de lèse-majesté au premier chef, car il est difficile de léser davantage une majesté éventuelle.

Le brave Auguste-Guillaume porte le matricule N° 4. C'est un grand coureur de routes. Il adore la promenade, le grand air, la vitesse et sans doute conduit-il lui-même sa *Mercédès* ou sa *Benz*, car il vient d'avoir un accident d'auto. Pour l'instant, il est couché et soupire après le moment où il lui sera permis de recommencer son héroïque chevauchée sur ses soixante chevaux blindés.

Joachim est le sixième. Il est celui dont on a le moins parlé. Il vient, nous assurent les « *zeitungs* », de partir pour le front. Mettons, comme dit l'autre, pour l'occiput.

Reste le plus touchant de tous, le cinquième, ce pauvre et déjà légendaire Oscar ! Oscar est un névropathe, un impressionnable,

une sensitive. Dans cette famille de Hagen et de Hagenbeck, il est aussi déplacé qu'un myosotis dans une forêt de chênes. Il a le cœur fragile ; le bruit des howitzers, des shrapnells et des marmites le fait tomber en syncope. A chaque détonation, il défaille ; à chaque crépitement, il tourne de la prunelle. Aussi a-t-il dû, à diverses reprises, quitter le champ de bataille, dont cependant son quartier général était généralement à bonne distance princière. Malgré nous, il nous rappelle invinciblement le héros de cette scie célèbre : *Oscar est-il là ?* Non, Oscar n'est pas là ; Oscar n'est jamais là ; Oscar soigne sa crise cardiaque ; Oscar respire des sels — horreur ! — anglais. Oscar se drogue.

Et, pendant ce temps-là, le prince de Galles est vraiment au front ; le prince Albert (second fils de Georges V) est sur son croiseur, exposé aux exploits des sous-marins d'Héligoland ; le prince Maurice de Battemberg, cousin de Georges V et frère de la reine d'Espagne, trouve une mort glorieuse dans les tranchées alliées et le prince Oleg, fils du grand-duc Constantin, tombe dans les plaines polonaises.

Sans commentaires. Nous avons assez fait de réclame aux Scheffer's impériaux !

ROMAIN COOLUS



## Petite Histoire du Bonnet de Police

Au 18<sup>e</sup> Dragons, mon ancien régiment.

D'où vient le bonnet de police ? Il vient des Dragons !... — Et d'où viennent les Dragons ?

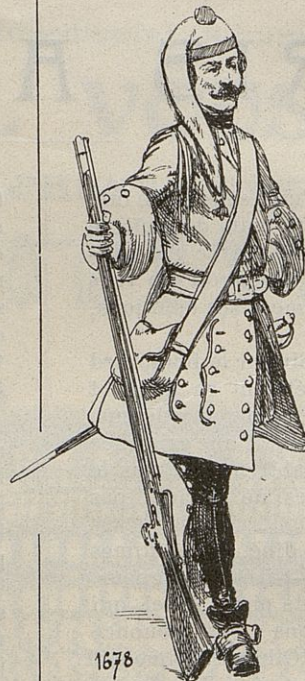
Il est assez vraisemblable, ou qu'ils prirent d'eux-mêmes ce nom qui semblait les rendre redoutables et qui marquait leur activité et leur valeur, ou que le maréchal de Brissac, qui les créa et s'en servit, Dieu sait comme ! leur donna lui-même ce nom, qui voulait dire « homme courageux ».

Ils portent donc, pour se distinguer des autres troupes, un bonnet de drap, qui, paraît-il (?) évoque l'aspect du Dragon de la fable ?

Puis, vers 1692, ils ajoutèrent à cette trop simple coiffure une bande de drap à insignes brodées, et voilà le bonnet de police créé, car il est vite adopté par toutes les

autres troupes qui le portent au bivouac et, en petite tenue, au quartier.

Sous la Régence, la flamme du bonnet, entourée d'un bandeau de fourrure, devient, pour un temps, la coiffure distinctive. Mais le bonnet de 1692 subsiste et les dragons les portent tous deux simultanément avec le chapeau, selon les occasions et les ordres donnés. Ainsi, aux revues des inspecteurs, ils attachaient leurs bonnets sur la tête de leurs chevaux, et s'en servaient notamment dans les revues du Roi, des Princes et de leurs Officiers généraux. « *Ils s'en*



1678



1725

LA GUERRE ET LA MODE



Cet hiver, à Paris, les élégantes porteront la blouse russe avec broderies serbes, la jupe écossaise et des bas de Malines.

A Berlin, on portera... la veste!



servent aussi aux fourrages pour ne pas gâster leurs chapeaux. »

Louis XIV, en septembre 1698, au fameux Camp de Coudun, ordonne que le Colonel-Général des Dragons ne prendrait le bonnet que pour saluer le Roi ou les Généraux d'armée. A cette époque, les officiers saluaient en élevant la coiffure de la main gauche et en abaissant l'épée qu'ils avaient à la main.

Cette décision arriva à la suite d'une farce que Lauzun fit à M. de Tessé, Colonel-Général des Dragons :

« Ce bonnet de Tessé, raconte Saint-Simon, pour saluer le Roi, fut la suite d'une malice noire que lui fit M. de Lauzun, pour qui la charge de colonel-général des dragons avait été érigée. Il lui demanda comment il prétendait saluer le Roi à la tête des dragons, et, après bien des demi-discours, il lui apprit avec autorité qu'il était de sa charge de saluer en cette occasion avec un chapeau gris. Tessé, ravi,

envoie à Paris, et se sent fort obligé d'un avis si important, d'une chose qui ne lui serait jamais venue dans l'idée. Dès que son chapeau gris fut arrivé et paré de cocardes et de plumes, il le porta au lever du Roi, et y surprit la compagnie d'un événement devenu si extraordinaire, dont il dit la raison à chacun qui la lui demanda. La porte ouverte, le Roi n'eut pas plutôt aperçu ce chapeau gris dont Tessé se pavane et qu'il présentait

en avant, que, choqué de cette couleur qu'il haïssait tellement aux chapeaux qu'il en avait détruit l'usage, il demanda à Tessé de quoi il s'était avisé avec ce beau chapeau. Tessé, souriant et piétonnant, marmottait entre ses dents, et Lauzun, qui était resté tout exprès, riait sous cape. Enfin, poussé par deux ou trois questions du Roi, l'une sur l'autre, et d'un ton assez sérieux, il expliqua l'usage de ce chapeau; mais il en fut bien étonné quand il s'entendit demander où diable il avait pris cela, et tout aussitôt son ami Lauzun s'écoula. Tessé le cita, et le Roi lui répondit que Lauzun s'était moqué de lui et qu'il lui conseillait d'envoyer tout à l'heure ce chapeau gris au général de Premontres. Celui des dragons ne demanda pas son reste et ne fut pas de sitôt délivré de la risée et des plaisanteries des courtisans. »

Donc, pour revenir au bonnet de 1693, j'ai dit qu'il était le véritable ancêtre du bonnet de police, puisque en effet, adopté par tous les soldats, il est porté presque sans changement de forme jusqu'à la Révolution.

Les petits tambours héroïques de 1793, l'adoptent juste cent ans après sa création et le portent crânement en battant de la caisse



1793.



1814



1693.



1819



1796

« sans souliers et sans pain ». Il est à Jemmapes; il est à Valmy; il est en Argonne, au Camp de la Lune, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il est à Arcole et au Pont de Lodi et quand, à Marengo, la mitraille décoiffe les grenadiers de la Garde Consulaire. C'est lui que le petit frère héroïque arbore, en continuant de souffler dans son petit « turlututu », tout comme celui de Rosbach.

Les géants de l'Épopée le portent dans tous les bivacs d'Europe, du Rhin à Moscou, et retour!

Les officiers « à la demi-solde » le portent encore pour gravir le calvaire de la Restauration, non sans en avoir décousu les galons dont la trace reste apparente. Il est de mode alors de raccourcir la flamme, en ne laissant dépasser que le gland.

Les beaux et corrects officiers de la Garde Royale le portent avec la grande redingote, en tenue du matin, et cela a grand chic. La flamme a disparu et le gland seul subsiste, il a encore tout de même superbe allure, sa forme restant haute.

Les officiers de hussards de la Garde en ont un tout soutaché d'argent.

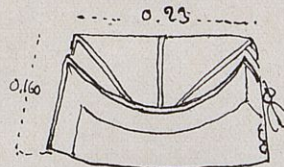
Il reste sensiblement le même pendant le règne de Louis-Philippe, diminuant cependant peu à peu de hauteur.

Celui de 1854 est tout étroit et mesquin et il faut la « gueule » superbe des soldats du Second Empire pour lui garder encore son chic.

Les Prussiens le virent sur la tête des admirables grenadiers et



1856



1854



1870

voltigeurs de Rezonville et de Gravelotte. Bazaine seul, sinistre gremlin, trouva le moyen de réduire ces vieilles moustaches, qui pouvaient encore sauver la France.

Les pauvres cavaliers des régiments mixtes s'en servent pour se protéger comme ils peuvent du froid et de la neige, et trouvent encore le moyen, eux au moins de sauver l'honneur.

Puis il disparaît supprimé avec la sabretache et les glorieuses dorures.

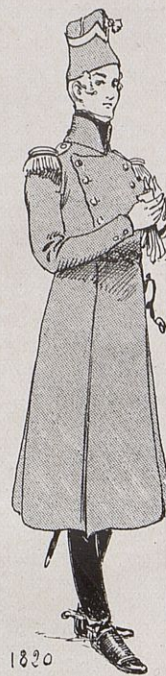
Enfin il renaît avec le xx<sup>e</sup> siècle. La mode est alors heureusement revenue des hauts collets et du képi qui n'est plus un

« nid d'hirondelles ». Il est haut, moins pourtant que celui des grands ancêtres, mais gracieux de forme, chic et coiffant bien son homme.

Hélas! dix ans après, je ne sais quelle fantaisie ramène aux petites coiffures, « jouets pour enfants ». Le bonnet de police suit la mode, le pauvre! et le voilà tout petit, tout mesquin!

Mais, on sonne le *boute-selle*, l'Épopée recommence; les héros en sont tout prêts et impatients! *A cheval!* En route pour la gloire!

On dirait qu'il comprend le petit bonnet emporté dans les sacoches; il grandit et nos cavaliers et fantassins auront encore belle allure, quand ils le porteront, tout souillé du sang et de la boue des Flandres, aux bivacs de Postdam et d'Unter den Linden! Dieu fasse à ceux qui, comme moi, ont vu la garde royale



1830



1904



1913



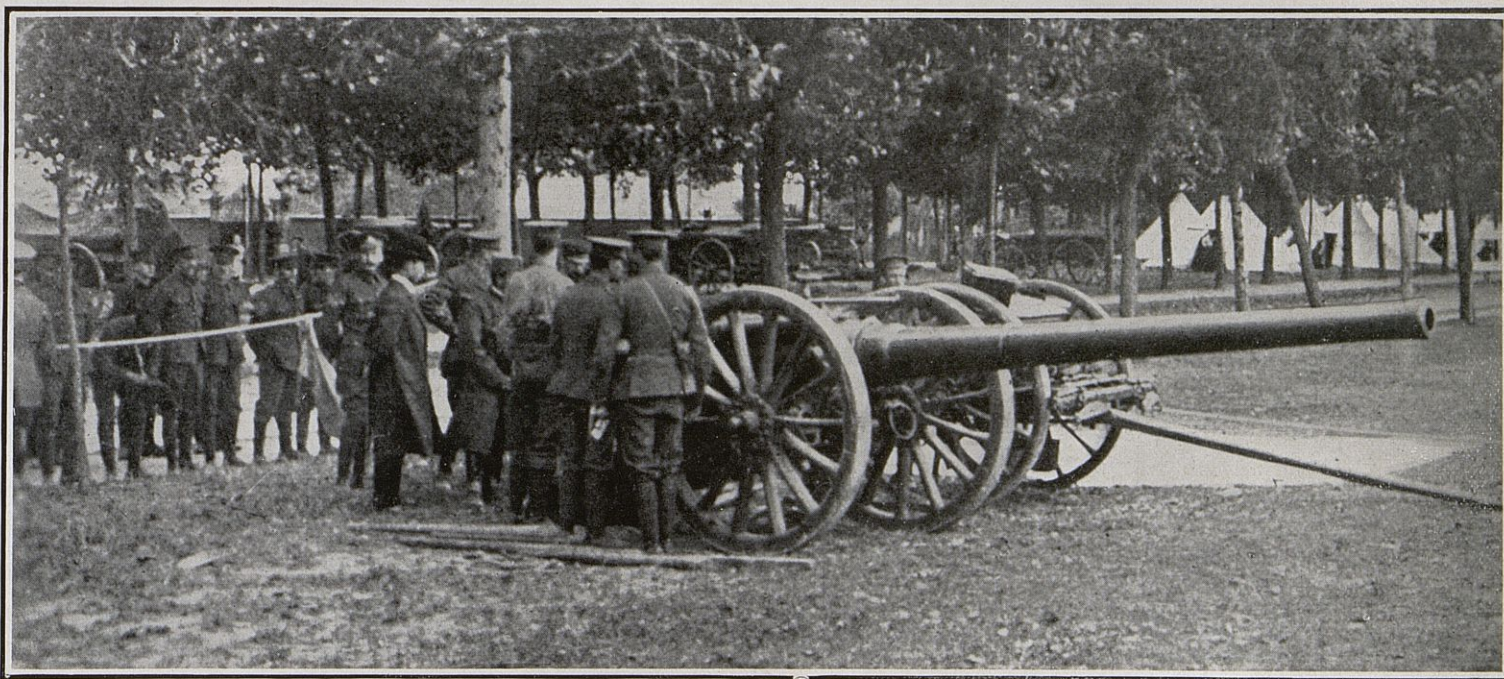
# L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



DEUX DES PLUS RÉCENTES PHOTOGRAPHIES DU KAISER

Jusqu'à présent il n'a été publié de Guillaume II que des portraits d'apparat, revus et soigneusement retouchés; les clichés ci-dessus, pris à la dérobée, nous révèle un Kaiser vieilli par les soucis, peut-être déjà rongé par les remords.

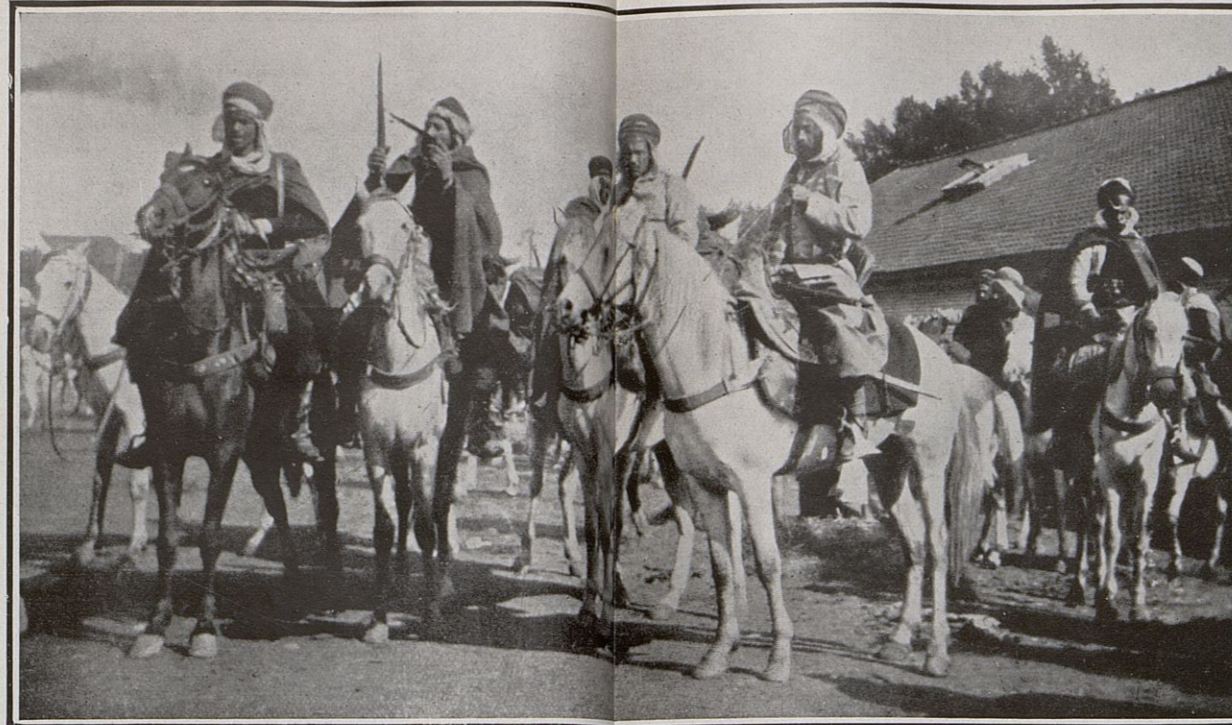


UN COMPAGNON D'ARMES DE NOTRE GLORIEUX " 75 "

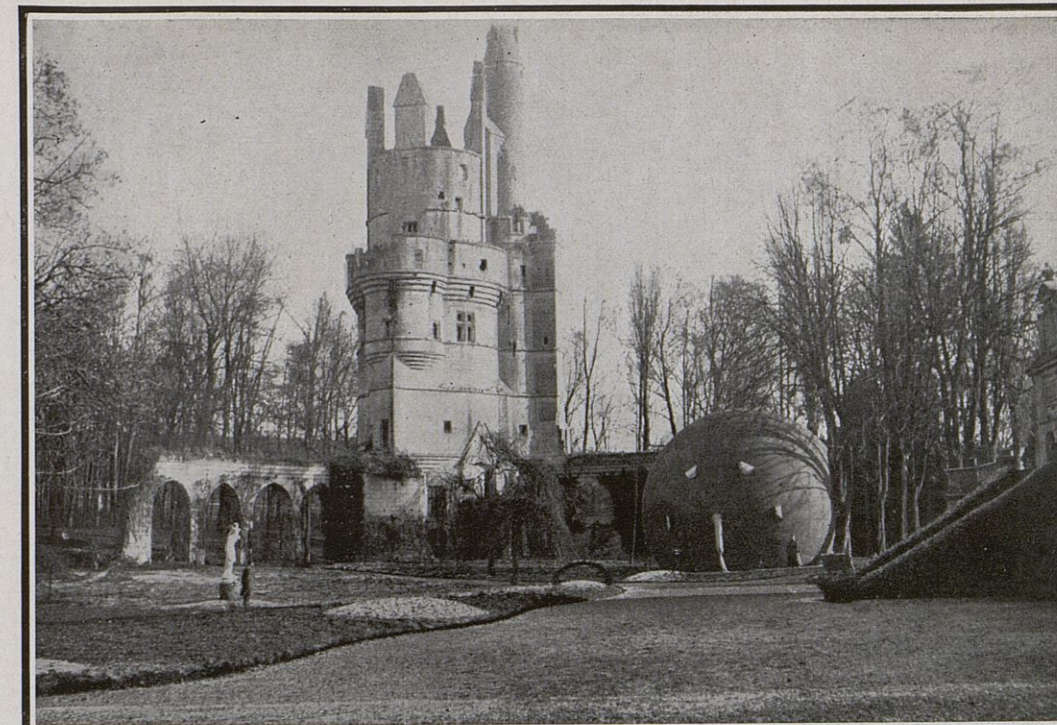
Une des pièces de l'artillerie lourde anglaise qui ont victorieusement défendu la ville d'Ypres.



**DERRIÈRE LA LIGNE DE FEU**  
Un campement dans les bois de Bucy-le-Long, derrière la colline où sont creusées les tranchées.



**NOS CAVALIERS AFRICAINS**  
Un escadron de goumiers algériens, les intrépides cavaliers coloniaux si redoutés des uhlands allemands.



**UN PARC D'AÉROSTATION IMPROVISÉ**  
Dans le parc du château de S..., des ballons attendent, prêts à servir de sentinelles aériennes.



**DEUX INSTANTANÉS PRIS DANS LES TRANCHÉES**  
La tache, un peu floue, dans la photographie de gauche, provient des fils de fer barbelés qui défendent la tranchée.



**LE VAINQUEUR D'AUGUSTOW ET DE LODZ**  
S. A. I. le Grand-Duc Nicolas généralissime des armées russes.



**LES HÉROÏQUES COMPATRIOTES DE M<sup>lle</sup> BEULEMANS**  
Un campement de cavalerie belge, dans la cour d'une usine, à Furne.



**LE SÉNÉGAL EN BELGIQUE**  
Un détachement de tirailleurs sénégalais devant l'église de Furne.



**LA SAISON D'HIVER SUR LES PLAGES BELGES**  
Un convoi de voitures d'ambulance sur la route des dunes, près de Nieuport.



A LA GUERRE COMME A LA GUERRE  
La « cuisine » d'un campement, dans les bois de Bucy-le-Long.



UNE ESTAFETTE A QUATRE ROUES  
Automobile belge blindée, prête à partir en reconnaissance.



LE DÉPART DES BLESSÉS  
Un convoi sanitaire amenant des blessés à la gare de Furne.



CURIEUX EFFET D'UN BOMBARDEMENT  
Une maison dépouillée de ses tuiles par les obus allemands.



UNE DINETTE PRÈS DE LA LIGNE DE FEU  
Officiers belges prenant leur repas en plein champ, près de Nieupoort.



LES COMBATTANTS DE DEMAIN  
Les conscrits de 1915 reviennent gaiement du Conseil de revision.

## L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

accueille avec reconnaissance la collaboration de ses Lecteurs. Tous ceux qui ont eu ou auront l'occasion de prendre des photographies curieuses concernant la guerre, sont invités à nous en envoyer une épreuve aussi nette que possible. Les photographies que nous reproduirons seront payées à leurs auteurs, au prix minimum de 10 francs, et davantage suivant l'intérêt et la qualité du document. Tous les envois doivent être adressés à Monsieur le Directeur de "La Vie Parisienne", 29, rue Tronchet, et chaque photographie devra porter écrite, au dos, l'indication de ce qu'elle représente ainsi que le nom et l'adresse bien lisibles de son auteur.

prussienne marquer le pas de parade dans les Champs-Élysées, cette joie de savoir nos petits bonnets passer sous la porte de Brandebourg par l'arche impériale. Ceux-là auront assez vécu : ils pourront fermer les yeux après.

Et vous exquises Parisiennes, qui aujourd'hui arborez si crânement le glorieux bonnet des soldats de France, gardez-en longtemps la mode. Les grosses « damens » de Berlin ne le porteront jamais... heureusement pour lui!

L. VALLET.



## FEUILLES VOLANTES

### LES BELGES.

— Regarde ces deux-là! C'est des Belges!

On se montre le couple, pendant l'entr'acte, au café-concert, l'unique café-concert ouvert au boulevard. « C'est des Belges! » recueillis, amenés ici par des amis. La jeune femme dresse, sous un chapeau d'emprunt, un ardent petit visage, jeune et défait; l'homme, blond, un peu fade et doux, flotte dans un veston trop grand. Tous deux ont arboré, au corsage, à la boutonnière, les couleurs de leur pays. On me raconte qu'ils n'ont plus rien, et que la ville où ils vivaient n'est qu'un tas de pierres. Et pourtant ils sont là, gais, confiants, ils rient du jongleur maladroit, applaudissent les danseurs. C'est qu'aussi chaque couplet est pour eux un hommage, le morceau d'orchestre — la *Brabançonne* — un hymne de gratitude, le comique imite M<sup>lle</sup> Beulemans disant son fait à Guillaume, et le chaud public les serre, les protège, contient avec peine son envie de leur crier : « Tout pour les Belges! »

Je pourrais, en me détournant de la scène, lire tout le spectacle sur le visage de cette jeune femme. La bouche s'ouvre en O, scandalisée au refrain leste, se fend largement de rire pour un calembour rebattu; le front, la fleur du vieux chapeau suivent la mesure d'une marche joyeuse... Mais quel embrasement, quel magnificence, aux mots : « Louvain... Belgique, sœur sacrée... Un roi-soldat... »

Des larmes, qui ont l'air de bondir d'allégresse, sautent sur ses joues, sans que se baisse le noir regard intrépide. Elle n'a pas l'air de pleurer, mais de briller davantage, elle n'en perd ni la force de crier bravo! ni celle de battre des mains, tout en prêtant sa petite épaule inflexible à l'homme, plus faible, qui y cache son front et sanglote...

Presque tout le programme s'honore d'être belge. Un chanteur grisonnant et grave vient de la Monnaie, les acrobates se disent « franco-belges », en dépit d'une lourdeur indifférente qu'on croirait saxonne; le « fantaisiste » est belge, tout court. Belge! Cela vaut présentement un titre nobiliaire, cela vaut un grade. Une prude bourgeoise de mes amies s'écriait l'autre jour : « Je vais me gêner, peut-être, pour l'avouer, à présent, que feu le roi Léopold I<sup>er</sup>, oui, le grand-père d'Albert, a fait deux enfants à ma tante! » Plus d'une Française a rêvé, pour la France, d'un roi Albert I<sup>er</sup>, et Annie de Pène, le jour de la Sainte

Elisabeth, passe au travers des « ordres formels », troue des villes fortes, s'escamote dans des automobiles militaires, plonge dans les tranchées, — le tout pour arriver, en Belgique, à la Villa de la Reine, une gerbe de fleurs dans les bras.

Il ne s'agit pas d'un béguin éphémère. Le petit royaume écrasé s'oublie lui-même et crie à la France, de dessous le tombereau qui lui broie les reins : « Ça va? Non, non, je n'ai pas trop mal, au contraire. » Au contraire... le mot y est, dans la lettre qui me vient d'une Belge, par Londres :

« Mon Dieu, que de tourments! Songez que depuis tant de semaines nous étions sans nouvelles de la France! On nous disait que Paris était investi, nous ne vivions plus. Non, non, rassurez-vous, nous n'avons pas souffert personnellement. Je serai seulement bien contente de coucher dans un lit ce soir, pendant vingt-sept jours nous avons dormi dehors ou sous des hangars, avec des centaines et des centaines d'exilés comme nous. Qu'il y avait de femmes avec un enfant pendu au sein, et d'autres enfants qu'elles tiraient par les mains! Notre pauvre petit royaume n'est plus. Il n'y a plus de Belgique que dans nos cœurs, en attendant... Mais on ne se plaint pas, au contraire, quelle fierté d'avoir montré ce que nous valons, depuis notre Roi jusqu'au dernier citoyen!

« Nous avons assisté à la messe d'anniversaire de notre Roi, à Westminster Roman Cathedral. Une messe d'exilés, dans une église qui est triste, qui a l'air un peu mise à l'écart. Mais à la sortie, quels cris de « Vive la Belgique! ». L'ainé des enfants du Roi était si pâle, et il n'a pu retenir ses larmes. Un soldat belge blessé regardait pleurer son petit prince, et je voyais ses narines et ses lèvres trembler, on voyait si bien qu'il aurait voulu étreindre cet enfant dans le bras qui lui restait. C'est à ce moment que nous nous sommes tous mis à crier : « Vive le Roi! Vive la Belgique! » et je croyais que ma poitrine allait se rompre. C'est à ce moment-là aussi que j'ai eu le plus envie d'avoir souffert de la guerre, moi qui n'ai rien offert à mon pays... »

### LE CHIC.

Ça, c'est quelque chose qui est bien à nous. Et ce n'est pas à la guerre que nos officiers et nos soldats risquent de le perdre. Pincés à la taille par un dolman juste, ou perdus dans les plis de la capote-sac, qu'ils patoisent ou qu'ils grasseyent à la Parisienne, Picards, Comtois ou Bordelais, buveurs de vin ou buveurs de cidre, ils ont le chic, le vrai.

J'en connais deux, deux officiers, qui se sont rencontrés, plus vêtus de boue que de drap, et qui ont échangé, sous le ciel rayé d'obus, ce dialogue, chef-d'œuvre de banalité verbale :

— Tiens, c'est vous, cher ami? Quelle bonne surprise! Vous avez des nouvelles de votre frère?

— Peu. Depuis qu'il est prisonnier, ma mère a eu une seule lettre, excellente d'ailleurs.

— Tant mieux, tant mieux. De mon côté, laissez-moi vous faire savoir que je suis père d'un garçon de trois semaines — que je ne connais pas.

— Enchanté. Mes félicitations sincères. Vilain temps, n'est-ce pas?

— Assez vilain. Je ne vois pas ma jument gagnant sur ce terrain-là le raid Paris-Saint-Omer-Paris. Vous m'excusez?... Au revoir, cher ami.

— Au revoir, cher ami. Ne m'oubliez pas auprès de votre famille, je vous prie.

C'est tout. Ayant mis fin, par une poignée de mains, à ce dialogue-type de la froideur, de l'indifférence et de la politesse — autant de mots pour cacher, avec la plus fière pudeur, une tendre amitié, une douleur conjugale et fraternelle, l'envie et le regret farouches d'un nouvel enfant inconnu — les deux officiers se séparèrent et l'un d'eux dut sauter lestement de côté pour éviter le noir volcan de terre, de fumée et de fer soulevé par un obus allemand. Il sauta donc, retomba sur un soldat, et ils roulèrent dans un fossé d'où, se relevant le premier, l'officier dit au soldat, avant toutes choses : « Pardon! » puis il salua d'un doigt au képi et disparut.

Et qu'on me trouve un homme plus chic que ce simple soldat, qui, la mâchoire éclatée, fit à pied douze kilomètres pour gagner l'ambulance. Pendant douze kilomètres, il regarda passer les voitures à bâches grises, marquées d'une croix rouge, et il répondit de sa demi-bouche, aux brancardiers qui voulaient l'emporter :

— Merci bien! Moi, j'ai encore mes jambes. Emportez-en de plus malades que moi.

COLETTE.



## LE JOURNAL D'UN COMBATTANT

Voici la suite du journal de guerre, si vivant et si émouvant, dont nous avons publié la première partie dans notre précédent numéro. Dans ces lettres griffonnées à la hâte par un combattant, télégraphiste du génie, toujours placé aux avant-postes, l'histoire de la guerre est retracée telle que peut la voir un soldat, pardessus le talus des tranchées ou à travers le fuselage des avions.

La C....., 11 octobre 1914.

Mon cher ami,

Il est deux heures de l'après-midi. Je t'écris ce petit mot, confortablement (?) installé dans une tranchée qu'avaient construite les Pruscos. Inutile de te dire qu'ils ne nous l'ont pas offerte : ils se sont même fait tirer l'oreille pour nous la céder ; aussi ne leur en avons-nous aucune reconnaissance.

Il faut bien l'avouer, nous n'avons, présentement, pas grand-chose à faire. C'est la guerre des taupes : tout se passe sous terre ; soldats, canons, cuisines sont enfouis dans le sol et il faut avoir l'œil bien exercé pour deviner, de loin, la présence des armées. Aujourd'hui, dans la matinée, un aéro allemand a survolé une batterie que l'on était en train d'installer. Dans ces cas-là, il n'y a pas à hésiter : il faut fiche le camp immédiatement. C'est ce que nous fîmes ; mais, à la place des canons nos artilleurs mirent en position des troncs d'arbre, qui, de haut, pouvaient passer pour des 75. L'effet de cette petite ruse ne s'est pas fait attendre : tout à l'heure, un autre aéro allemand est venu et, passant au-dessus de la batterie en question a lâché une fusée indicatrice. Aussitôt, une pluie d'obus a labouré le terrain. Pour mieux tromper les Boches, les artilleurs avaient juché une espèce de mannequin sur une échelle : il figurait l'officier observateur... Ils se sont acharnés dessus pendant un quart d'heure.

Mais, au fait, tu seras peut-être curieux de savoir en quoi consiste une fusée indicatrice. C'est tout simplement épatant. Dès qu'un aviateur allemand a observé une troupe ou une batterie, il lance — probablement avec un pistolet — une fusée dans la direction de l'objet découvert : cette fusée laisse derrière elle une traînée de fumée noire qui relie, sans solution de continuité, l'aéroplane au but désigné aux canons, et, grâce au télémètre, c'est un jeu pour les artilleurs de faire pleuvoir des projectiles à l'endroit où la traînée de fumée touche le sol...

Nos ennemis inventent chaque jour de nouvelles ruses ; souvent elles sont enfantines. Imagine-toi qu'hier nos postes de télégraphie sans fil interceptèrent un message envoyé par les T. S. F. allemands en langage clair, et annonçant que notre aile gauche avait été écrasée et que, par conséquent, nous allions être obligés de reculer pour n'être pas cernés. Le soir, dans les tranchées allemandes, retentissaient des hourras étourdissants et des chants patriotiques. Ils croyaient peut-être que nous allions nous trotter ! Mais vraiment le piège était trop grossier et, en fait de retraite, nous leur avons servi une

jolie attaque de nuit qui nous a fait gagner 500 mètres environ, et la ligne de tranchées d'où je t'écris.

Tous les matins, au village voisin, on dit une messe en l'honneur des camarades tombés au feu. Hier, étant de passage au patelin, j'eus la curiosité d'entrer dans l'église. Représente-toi une bonne vieille église de



campagne. A l'intérieur, une litière de paille remplace les bancs. Sur cette paille, des blessés français et allemands pêle-mêle, encore revêtus de leur uniforme tout maculé de sang. De la capote bleue ou grise, émerge un bras en écharpe, ou une jambe, ou un torse, où une tache brune sur les bandages blancs indique l'endroit de la blessure. Pour se placer dans un coin, on est obligé d'enjamber une dizaine de ces malheureux. A l'autel, un soldat revêtu de quelques ornements sacerdotaux, disait la messe : c'était un prêtre mobilisé, car le curé du village a été fusillé par les Allemands. De temps en temps, une plainte étouffée se fait entendre. Un Allemand, qui avait eu une partie du ventre emportée par un obus, râle sans discontinuer... La messe dite, l'officiant se retourne et dit quelques paroles d'espoir à tous ces malheureux. Ceux qui comprennent pleurent ; les autres, qui devinent, ne tardent pas à en faire autant.

Je me suis sauvé.

Pendant que j'étais hier au village, le camion d'une coopérative de consommation est arrivé. Nous nous sommes précipités dessus. Il n'y avait pas à choisir. Le bonhomme prenait ce qui lui tombait sous la main et il fallait que celui qui se trouvait près de lui prit ce qu'il offrait au prix annoncé. Aussi ma joie fut-elle grande de me voir adjudger pour quatorze sous, une demi-livre de lard. Depuis, hier, je me ballade avec ma demi-livre de lard dans la poche, à la recherche d'un chou...

D'une tranchée devant P... (Marne),  
le 24 octobre 1914.

Cher ami,

Nous faisons actuellement le siège des positions allemandes. Je t'écris des tranchées de première ligne, à 80 mètres des Prussiens. Comme la tranchée n'est profonde que de 1<sup>m</sup>50 et que je mesure 1<sup>m</sup>66, je suis forcé de me tenir courbé, car tout ce qui dépasse le talus sert immédiatement de cible. Au-dessus de nos têtes, quelques branchages nous dissimulent aux regards des aviateurs. Dans les flancs du fossé, j'ai creusé trois niches : la plus grande me permet de dormir sans obstruer le passage ; dans la seconde est logé mon appareil téléphonique, et la troisième est pleine de cartouches.

Rien de plus curieux que notre existence. La nuit comme le jour il faut être sur le qui-vive.

Mon service téléphonique consiste à transmettre aux tranchées de deuxième ligne, occupées par les réserves tout ce qui se passe devant les nôtres. Quand il ne se passe rien, je dors. Mais souvent une « marmite », éclatant près de mon poste me réveille ; pour m'occuper, je prends alors un des trois labels que chacun de nous a sous la main et gare au Boche imprudent qui montre le bout de son nez ! Nous tirons ainsi, chacun, environ quatre cents cartouches par jour. Toutes les fois qu'on croit voir quelque chose remuer, on tire. Le chiendent est que, pour tirer, on est forcé de se découvrir, et lorsqu'on a tiré une dizaine de coups on est repéré par les Boches : les balles tombent dru. Il faut vite se terrer au fond du trou ou changer de place.

Tu penses bien que, dans ces conditions, les victimes sont rares. Quelquefois cependant un imprudent se laisse entraîner par l'ardeur de la fusillade ; il reste trop longtemps la tête en vue et on le voit rouler au fond de la tranchée. Un camarade

empoigne aussitôt le corps par les épaules, un autre par les pieds, et, en se courbant, l'emportent vers l'arrière. Ceux qui ne sont pas de service à l'avant ramassent des pommes de pin qui, attachées les unes aux autres, forment une couronne. Dans la plaine on voit des perches auxquelles sont suspendues des couronnes ainsi improvisées : de loin, on les prendrait pour les pièces montées d'un feu d'artifice.

La nuit, ces sacrés Boches se mettent parfois à pousser des hurlements de bêtes fauves, comme s'ils s'élançaient à l'attaque. Les coups de feu éclatent de tous côtés; puis, au bout de quelques minutes, on s'aperçoit que c'est une fausse alerte.

Les patrouilles ennemies sont plus dangereuses; en rampant, elles arrivent presque au bord de nos tranchées, déchargent leurs fusils et profitent du désarroi pour se trotter. Afin d'éviter ces mauvaises plaisanteries, nous avons jeté devant nos lignes toutes les vieilles gamelles et les vieux plats. Qu'un Boche arrive et, dans les ténèbres, il bute contre cette vaisselle et nous avertit de sa présence. C'est plus qu'il n'en faut pour que, le lendemain, un ou deux cadavres nous prouvent que le tir a été bon. Il y a entre les lignes ennemies tout un chapelet de petits tas gris qui sont des cadavres allemands et qu'il est impossible d'aller chercher. Certains sont là depuis un mois.

Tous les trois jours, nous avons une nuit de repos. Nous descendons à S..., petit village que les Boches ont d'abord pillé, puis incendié et enfin bombardé. A côté des pans de murs calcinés a surgi une espèce de village nègre. Chacun de nous a sa cahute, en feuillage et en paille. Quand je reviens à ma « maison » je la trouve toujours occupée et il faut que je me dispute pour rentrer dans mes « meubles ». Tu me diras que je n'ai qu'à fermer la porte; c'est vrai, seulement... il n'y a pas de porte!

Je viens d'être obligé d'interrompre ma lettre. J'avais posé mon képi sur le rebord de la tranchée et un abruti d'Allemand s'acharnait à tirer dessus croyant que ma tête était dessous. J'ai retiré mon képi, car cela devenait agaçant.

S....., le 4 novembre.

Pendant toute la semaine dernière, j'ai fait du réglage de tir d'artillerie, en aéroplane, par télégraphie sans fil.

En réalité, je me contentais de transmettre par signaux abrégés les indications que me transmettait le pilote observateur. J'étais allongé dans le fond du fuselage d'un biplan et j'avais juste un petit carreau de mica pour me permettre d'entrevoir le sol. Le malheur veut que l'aviation me donne le mal de mer. Tant que dure mon voyage aérien, c'est-à-dire pendant une heure, j'ai des nausées épouvantables. B....., qui pilote l'appareil pour gagner du temps, nous fait monter en huit ou dix minutes à 1500 mètres d'altitude, hauteur à laquelle nous pouvons nous ballader sans craindre les obus spéciaux des Allemands. Je crois que, manquant d'entraînement, c'est la trop brusque différence de pression atmosphérique qui cause mon malaise. En tout cas, j'ai juste la force de signaler les résultats du tir et, la communication faite, je ferme les yeux pour calmer un peu mon vertige. La descente achève ce qu'a si bien commencé la montée et c'est à l'état de loque que je sors de l'aéroplane.

Le temps étant devenu pluvieux, les ascensions sont devenues plus rares et c'est avec joie que j'ai repris mon service dans la tranchée.

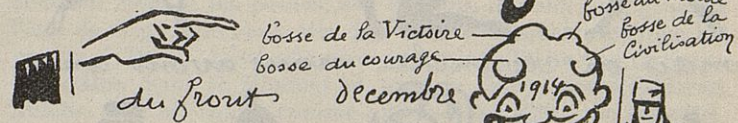
Les Allemands nous arrosent de très loin avec des obus de gros calibre. S'ils étaient aussi bons artilleurs que nous, nous ne pourrions pas y tenir, car juge de l'effet que produirait un projectile qui, éclatant dans une terre très dense, comme celle de par ici, y creuse un trou où deux chevaux entreraient facilement. Heureusement, ce sont de fichus maladroits.

J'ai, d'ailleurs, toujours été étonné des ravages que faisait, en général, l'artillerie et notre petit 75, en particulier. J'ai vu des masses de Boches qui avaient été tués rien que par la force de l'explosion. Traversant, après la bataille de la Marne, un village abandonné, j'entre dans une maison qui avait été bombardée par nous. Juge de ma stupéfaction, en pénétrant dans la salle à manger, qui était à peu près intacte, de voir, assis autour de la table, huit officiers allemands. Ils avaient conservé absolument l'attitude de gens en train de manger. Seul le soldat qui les servait gisait écrabouillé par un obus tombé dans la pièce. Les autres avaient été tués par la seule pression de l'air dans cet endroit renfermé.

## DOCUMENT CONFIDENTIEL

Dédié aux futurs historiens de la guerre, pour qu'ils n'oublient pas de dire que la gaieté est le meilleur talisman de victoire du troupier français.

# une lettre du front



du front décembre 1914

ma chère petite Lisette

D'abord reconnais moi! comment me trouves-tu ainsi?... Il est loin hein petite, le temps ou parfait "gentleman", je venais te prendre

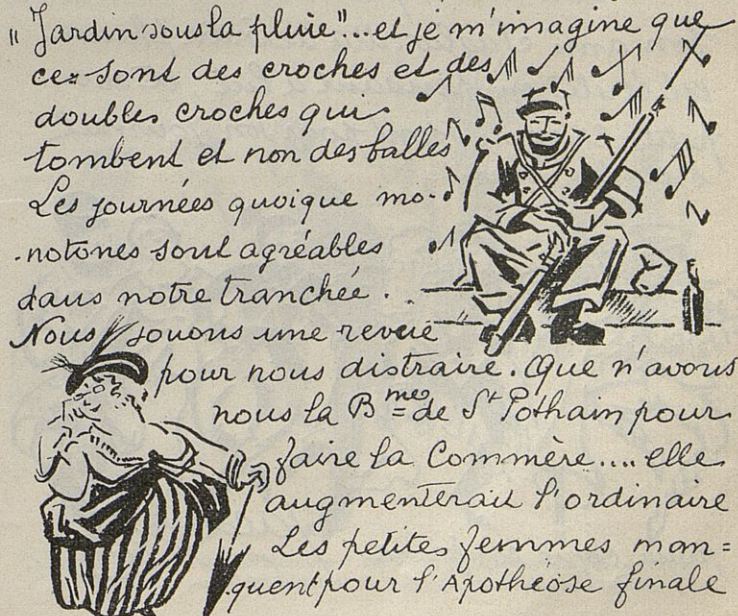
tous les soirs, pour aller au Théâtre, souper et "tangoter" dans les endroits à la mode.... Ce souviens-tu lorsque nous faisons sensation au "Palacium"? Ici la danse n'est plus la même. juge en chérie

l'orchestre qui nous mène n'est pas fait pour tes petites oreilles sensibles

et les instruments dont voici un modèle, n'ont rien d'harmonieux.... Bah! qu'im-  
-porte! je pense à toi

lorsque tu me jouais "Jardin sous la pluie"... et je m'imagine que ces sont des croches et des doubles croches qui tombent et non des balles! Les journées quoique monotones sont agréables dans notre tranchée.

Nous avons une revue pour nous distraire. Que n'avons nous la B<sup>me</sup> de St Pothain pour faire la Commère.... elle augmenterait l'ordinaire Les petites femmes manquent pour l'apothéose finale





mais en revanche nous avons une

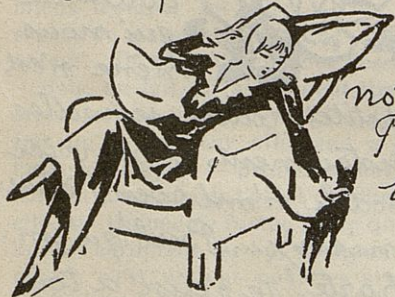


troupe d'excentriques extraordinaire...

Vois-tu ma petite chérie, cette guerre, quoique affreuse n'atteint pas notre courage, et nous avons tous tellement confiance en la virilité que nous sommes sûrs de vaincre

interdit par  
la  
censure

et je crie Vive la France  
Vive ma petite Lisette



et vive  
notre belle vie  
Parisienne  
ton  
Lotto

P.S. Communique cette lettre à notre bon ami Saglio. Ma dernière phrase est écrite en pensant à lui, et ces petits croquis sont pour son journal s'il les veut.



pour copie conforme

Jacques & M.

## CHOSSES ET AUTRES

M. Dagnan-Bovet, président de l'Académie des Beaux-Arts, vient d'envoyer sa démission de membre honoraire aux Académies de Munich, de Dresde et de Berlin. Sa lettre est digne, simple et froide, on ne peut qu'y applaudir.

En revanche, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décidé, — à une forte majorité, paraît-il, — de ne rayer des contrôles aucun de ses associés ni correspondants allemands, pas même les signataires du fameux manifeste.

Cette décision a causé quelque étonnement et une manière de scandale. L'opinion n'est pas « nerveuse », comme on dit; mais elle est ombrageuse, extrêmement ombrageuse: les circonstances l'y autorisent. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fait au moins preuve de courage en ne tenant aucun compte de l'opinion.

Nous ne pensons pas que sa longanimité ait les conséquences que l'on redoute. Il est possible que les membres allemands commettent un deuxième manifeste, ou plusieurs, et qu'ils trouvent spirituel de signer *associé* ou *correspondant de l'Institut de France*. Nous savons que le sentiment de la pudeur, entre autres, leur est étranger, et la civilité puérile et honnête paraît incompatible avec la culture allemande. Mais nous doutons qu'ils endossent l'habit vert, et qu'aux jours de séances publiques, on les voie défilant devant le piquet d'honneur de la Garde, tandis que les tambours battent aux champs. Ce n'est pas le piquet qui leur convient. Ils le savent et ne s'y frotteraient pas!

Ce danger étant peu probable, pourquoi critiquer la décision de nos Immortels? Elle est élégante et française. Elle est aussi méprisante. Ces messieurs sont désormais, aux yeux de l'Académie, comme s'ils n'étaient pas. On les ignore. On ne se donne même pas la peine de les mettre à pied.

Les directeurs de théâtres nous ont donné la comédie. Ils ont cru devoir solliciter l'autorisation de rouvrir leurs salles: ils auraient été bien attrapés si on les avait pris au mot.

Heureusement, l'administration des Beaux-Arts est paternelle, paternelle comme un conseil judiciaire. Elle a répondu à ces messieurs:

— Vous voulez rouvrir? Vous êtes libres. Rouvrez! Comme vous ne ferez sans doute que de très maigres recettes, outre les dix pour cent que vous donnez ordinairement à l'Assistance publique, vous donnerez quinze pour cent à des œuvres de bienfaisance (ce n'est pas la même chose). Derrière chaque fauteuil loué, vous réserverez un fauteuil à un agent de la force publique, car il est indispensable que la tenue de la salle soit rigoureusement surveillée. Pour le programme, vous êtes libres, parfaitement libres, et pourvu qu'il ne soit question sur la scène ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra et de M. Rouché, ni des pays d'Outre-mer et de monsieur....., ni de personne qui tienne à quelque chose, vous pouvez tout jouer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs.

— Mais je connais cela! s'est écrié M. P. rel. C'est le monologue de *Figaro*!

Les autres directeurs n'en savent pas si long que M. P. rel, mais cette tirade, qu'elle fût ou non de Beaumarchais, les a refroidis. D'autant qu'ils ne demandaient qu'à être refroidis. Et les théâtres ne seront pas rouverts.

Quelques-uns pourtant. Les tout petits. Honneur aux Braves! Certains music-halls. Et on surveillera le promenoir. Il n'était que temps. Quant aux affiches, on voit tout de suite que la censure sera impitoyable. Un des premiers titres annoncés est:

*Vas-y, Virginie!*

Oh! messieurs!... Des ciseaux! Des ciseaux! Des ciseaux!

Après tout, *Vas-y Virginie* est peut-être une pièce du meilleur ton. Il ne faut pas juger sur le titre. Attendons. Mais n'adoptons pas le système anglais des concerts dominicaux, qui commencent par quelque *de profundis* afin de pouvoir s'intituler « spirituels », et qui continuent par le *tarara boom de ay*.

Incapable de telles erreurs, la Comédie-Française nous a donné dimanche, en matinée, *Horace*, suivi de la *Marseillaise*. C'est un assez beau spectacle que la *Marseillaise* récitée et jouée à la Comédie. Nous préférons la *Marseillaise* chantée, même faux, par une troupe de gars qui vont réellement se faire casser la tête à la frontière. N'importe, bravo pour notre vieux Mounet, et bravo pour M<sup>lle</sup> B. vy.

Bravo aussi pour notre vieux Corneille, comme disait M<sup>me</sup> de Sévigné. On ne le joue pas souvent, on n'a peut-être pas tort : il n'est pas toujours de saison. Son sublime n'étant pas le moins du monde artificiel, ce n'est pas littérairement que nous devons le sentir. Il faut que nous soyons « à hauteur » et nous ne sommes pas à hauteur tous les matins. Aujourd'hui, le sublime court les rues — ou plutôt les tranchées, Corneille retrouve son atmosphère. Lisez une lettre de soldat — oh ! illettré surtout ! — et ensuite écoutez le discours d'Horace : c'est la même chose, avec quelques rimes en plus, c'est le même cœur-français. On est fier d'être français... quand on lit ou qu'on écoute Corneille.

Les grands écrivains, qui sont vraiment immortels, c'est-à-dire tout de bon vivants, n'ont pas une gloire continue et toujours égale. Ils sont au contraire intermittents, et ce qui prouve la réalité de leur survie, c'est qu'elle est coupée de sommeils. Ils se réveillent quand ils ont quelque chose à dire. Corneille s'est réveillé. Son heure était venue.

Ceci n'est vrai que des très grands. Il ne suffit pas qu'un poète soit oublié totalement pendant une cinquantaine d'années pour qu'il mérite d'être tiré de l'oubli. En réponse à M. Abel Hermant, qui a eu l'idée — légèrement baroque — de ressusciter, dans *Le Temps*, Béranger !

Nous nous doutions un peu que Corneille n'était pas mort. Il nous souvient d'un exercice du Conservatoire, où nous avons découvert *Le Cid*. Tous les auditeurs, qui étaient d'ailleurs censés connaître cette pièce célèbre et même la savoir par cœur, étaient à la lettre stupéfaits. On entendait les critiques les plus érudits murmurer :

— Mais c'est admirable !

Un mauvais plaisant répliqua :

— Pas possible ? On le saurait !

Et vous n'imaginez pas, si vous n'y êtes jamais allés, ce que c'est qu'un exercice d'élèves au Conservatoire. Vous n'imaginez pas Rodrigue en veston, armé d'un sabre de cavalerie, qu'il tire du fourreau juste au moment de déclamer :

Paraissez Navarrais, Maures et Castillans.

Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que le Rodrigue, qui m'a fait sourire ce jour-là, n'a probablement plus son veston, qu'il a toujours son sabre, et qu'il s'en sert.

Est-il quelquel ennemi qu'à présent je ne dompte ?

Et c'est vrai...

♦ ♦

D'autres établissements dont les volets étaient restés clos jusqu'à ce jour, des théâtres, des théâtres dansants, un peu timidement, un peu honteusement, s'entr'ouvrent, et j'avoue mon inquiétude : sont-ils toujours dansants, ne le sont-ils plus ?

Oh ! non, n'est-ce pas ? Non. Sous aucun prétexte. Parce qu'il ne nous déplaît pas que Paris soit devenu sérieux, il nous déplairait que Paris fût devenu hypocrite ou puritain. Mais il y a une chose dont nous voulons absolument être débarrassés, c'est le tango. Ni au lendemain de la guerre, ni à plus forte raison maintenant, nous ne voulons plus de ces saletés. Après le coup de torchon, le coup de balai.

♦ ♦

La dame de chez Maxim...

Qu'est-elle devenue dans la tourmente ? Et d'abord, est-il décent de parler d'elle ?

Elle n'est pas heureuse : je demande l'indulgence du public.

On ne l'a guère vue aux premiers jours. Elle ne savait que faire. Devait-elle rentrer dans Paris ? Elle venait justement de partir pour la côte normande.

Mais Trouville, Deauville même ont été abandonnés dès la première semaine, malgré les dépêches optimistes que l'on affichait au casino afin de redonner de l'élan à la partie. La dame de chez Maxim n'était pas dupe.

— Tout ça, disait-elle, c'est des chichis pour nous faire perdre notre argent.

La dame de chez Maxim a quitté Deauville et Trouville, et est allée se mettre au vert dans ses propres domaines, en Normandie. La dame de chez Maxim est presque toujours à la campagne. Elle a un petit coin de terre — elle ne s'en vante pas — et dans ce petit coin de terre, quelquefois un gosse, qu'elle cache, une famille, une vieille mère — pas celle qu'elle montre : la vraie.

Et puis, vers la mi-septembre, la dame de chez Maxim est revenue et a repris ses petites habitudes, paille et martini ; mais qu'elle est changée ! Pendant six semaines elle s'est couchée comme les poules, aux champs, et voici que, grâce à l'état de siège, elle peut, elle doit encore se coucher comme les poules, à Paris. Aussi, elle en a une mine ! Elle a des couleurs naturelles. Sans le Rimmel et sans le Dorin elle semblerait fraîche. Elle est ronde comme une pomme. Elle a de l'appétit. Le prix fixe devient une mauvaise affaire.

La dame de chez Maxim a du tact. Elle sent bien que l'on doit s'habiller plus discrètement en temps de guerre qu'en temps de paix. Mais, hélas ! il n'est pas commode de renouveler sa garde-robe en temps de guerre. On est bien obligé de mettre ce qu'on a. La dame de chez Maxim ne ressemble pas autrement à Mimi Pinson ; mais, de même que Mimi Pinson, elle n'a qu'une toilette et un chapeau. Et quel chapeau ! J'en ai vu un l'autre soir, tout en perles, un galurin extraordinaire ! On aurait dit une figure de géométrie dans l'espace ; pas une figure élémentaire : une figure pour candidats à l'École Polytechnique, une espèce de section hélicoïdale. Et c'était triste, triste !...

La dame de chez Maxim ne peut changer ni de coiffure ni de robe : elle a du moins changé de langage et de façons. Elle s'abstient, autant que possible, de l'argot, elle fait des liaisons. elle finit ses phrases. Elle ne dit plus, sauf par mégarde, le mot, vous savez, le fameux mot de la dame de chez Maxim — le mot dont la duchesse d'... disait si drôlement à sa femme de chambre :

— Laissez-le-moi, c'est un mot de maître.

La dame de chez Maxim parle tout doucement, même au bar, comme dans une chambre de malade, dans une salle d'hôpital. Tous ces messieurs portent l'uniforme : elle les tutoie par habitude, mais elle est intimidée devant eux comme un bleu devant un ancien. Elle ne fait aucune distinction entre les corps de troupes. Elle a pour tous les militaires quels qu'ils soient le même respect et, quand elle songe à leurs travaux, à leurs souffrances, la même pitié. Elle est la petite sœur des riches et la consolatrice des embusqués. Ah ! qu'elle aime les militaires ! Ce n'est pas elle qui consentirait à coller sur sa glace l'avertissement qu'on lit dans les gares du métro : « Messieurs les militaires sont avertis qu'ils doivent payer leur place comme tout le monde. » La dame de chez Maxim ne fait pas fortune pour l'instant.

Et quand elle est rentrée chez elle — seule, elle apprend l'anglais, on ne sait jamais ce qui peut arriver :

« Comment allez-vous ? — Assez bien, merci. — Et votre frère ? — Je n'en ai pas, mais ma sœur est très bien (*quite well*) etc. »



La guerre obligeant les Parisiennes à faire des économies il a été convenu que, cet hiver, on se contenterait de toilettes extrêmement simples.



# LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



HARRISON

(Punch, de Londres.)

LES DERNIÈRES RECRUES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

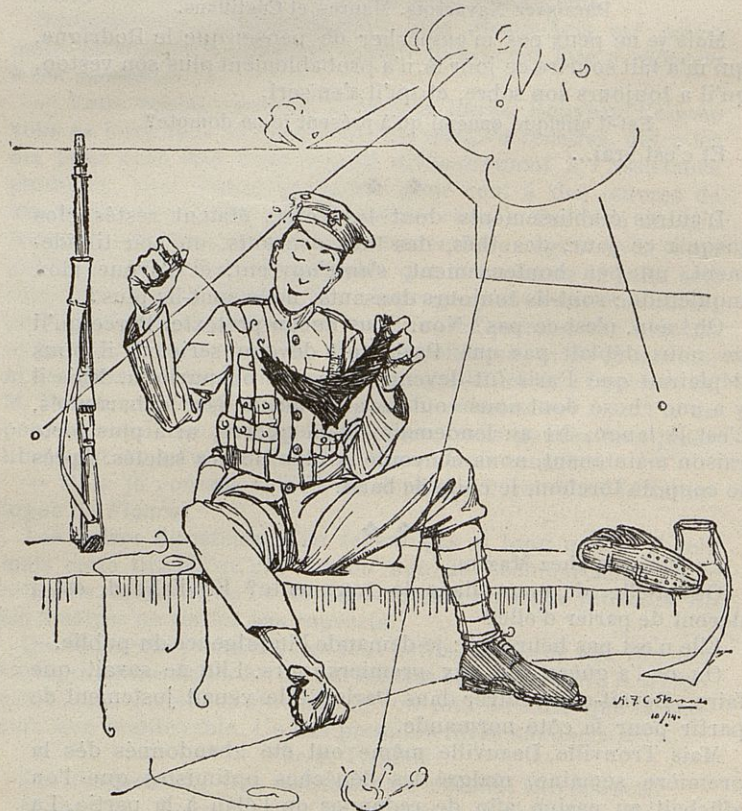


F. HOWARD 1914

## BEAUCOUP DE CHOSES EN PEU DE MOTS

LE GRAND-DUC NICOLAS. — Ça marche ?  
 LE GÉNÉRAL JOFFRE. — Assez bien. Et chez vous ?  
 LE GRAND-DUC NICOLAS. — Pas mal!

(Punch, de Londres)



J. F. C. 1914

## LE GUERRIER SENTIMENTAL

qui vient de recevoir des chaussettes tricotées par sa fiancée  
 — Elle m'aime... un peu... beaucoup... passionnément...

(Punch, de Londres.)



Le soldat français de Bouvines à Marignan.



L'AIGLE ALLEMAND.

(Life, de New-York.)



Le soldat français de Fontenoy à Ypres.



(Life, de New-York)

Ce qu'on verrait si ceux qui font de la stratégie en chambre étaient obligés d'aller dans les tranchées.



LA VIE PARISIENNE. — Très gentil jeune homme votre petit turlututu !

LE FIFRE. — C'est sur cet air-là, Madame, qu'à Marengo nous avons fait danser les Autrichiens, et j'espère qu'il va redevenir à la mode.